

MATÉRIAUX POUR LE LEXIQUE PHÉNICIEN - I

Paolo Xella

1. MDD. Un nom de métier à Carthage.

Parmi les termes qui désignent des noms de métier ou de fonction, par ailleurs nombreux dans le *corpus* phénico-punique¹, on doit inclure le terme *mdd*, attesté dans une inscription punique de Carthage (Pl. I)². Il s'agit d'une simple dédicace à Tinnit *pn b'l* et à Baal Hammon exécutée par une femme dont le nom était *mtnb'l*. Cette dernière, comme c'est l'habitude, ne manque pas de mentionner son père et son grand-père tout en ajoutant à la fin de cette courte généalogie, immédiatement après le dernier nom de personne, le terme en question avec l'article (ʾ = h): ... *mtnb'l / bt hmlk bn / hmlkt ʾmdd*.

À propos du sens du terme *mdd*, une évaluation comparative au sein du domaine sémitique ne laisse aucun doute sur la signification générale de la racine correspondante *mdd, qui signifie presque universellement «mesurer»³. En punique, donc, le terme *mdd*, un part. act. qal, doit également signifier quelque chose comme «mesureur»⁴ ou, si l'on veut, «géomètre» et appartenir probablement aux noms de métier liés à la sphère de la construction⁵. Dans notre cas, même si l'on n'est pas en mesure de préciser exactement de quel type d'activité il s'agissait, on possède pourtant une preuve précieuse et rare du fait que la déduction étymologique est tout à fait fondée. Sur la stèle qui porte la dédicace en question, on voit en effet en haut une main bénissant, tandis qu'en bas, sous le texte, figure à droite le signe dit de Tinnit et à gauche une règle⁶.

¹ Cf. p. ex. M. Szyner, *Les noms de métier et de fonction chez les Phéniciens de Kition d'après les témoignages épigraphiques*: AA.VV., *Chypre. La vie quotidienne de l'Antiquité à nos jours*, Paris 1984, p. 79-86, pour Chypre; W. Huß, *Geschichte der Karthager*, München 1985, p. 481 ss., pour Carthage.

² CIS I 349.

³ Ugaritique, hébreu, accadien, sudarabique; en arabe le verbe peut avoir le sens de «(s')étendre», tandis qu'en syriaque on enregistre la nuance de «arriver (jusqu'à)», «rejoindre» (C. Brockelmann, *Lexicon Syriacum*, Hildesheim 1982², p. 374b [= LS]). Cf. en phénico-punique «mesure», dans les expressions *lmdt* (KAI 14,19 et, peut-être, KAI 145,15, de Mactar) et *kmdt* (KAI 69,17).

⁴ Ainsi DISO, s.v., p. 142.

⁵ Sur les textes et la terminologie relative à cette activité, voir dernièrement M. Szyner, *Un texte carthaginois relatif aux constructions* (C.I.S., I, 5523): *Semitica*, 40 (1991), p. 69-81.

⁶ Cf. CIS Tab. LIV, 349. Les auteurs: *dolabra* ou *norma*.

On a donc voulu représenter sur le monument l'outil caractéristique⁷ du métier de famille (du grand-père et/ou du père de la dédicante?). En effet, étant donné le genre masculin de *mdd* et l'improbabilité qu'un nom de métier pareil ait pu être l'apanage d'une femme, le terme ne peut se référer à *mtnb*^l, mais doit plutôt être rattaché aux deux hommes de sa généalogie ou au dernier cité.

2. QB^c.

Le terme en question, dont la signification de «coupe», «bol» semble assurée, n'était attesté jusqu'il y a peu en phénicien que dans deux passages de l'inscription n° 3 de Larnax-tis-Lapithou⁸. De ce texte il ressort qu'un tel récipient était fabriqué en argent et qu'il faisait partie des offrandes faites au dieu Melqart et à la déesse Astarté (lignes 4, pl. abs. et 7, sing. cstr.). Dernièrement une coupe en bronze de probable origine chypriote, publiée par N. Avigad et J.C. Greenfield⁹, a apporté la confirmation définitive du sens de ce mot en phénico-punique: elle porte en effet une inscription phénicienne datable du IV^e siècle av. J.C. qui mentionne deux *qb^cm* faisant partie du mobilier cultuel employé dans le *mrzḥ* du dieu Shamash¹⁰.

Outre les cas déjà cités, il est probable qu'une mention supplémentaire de *qb^c* puisse être identifiée, toujours à Chypre, dans une inscription funéraire bilingue phénicienne et grecque comprise dans le *corpus* épigraphique de Kition rassemblé et étudié par M.G. Amadasi Guzzo¹¹. Cette dernière lisait en effet le texte phénicien *lmrns hlwky p^l qšm ʔš b|bt z*. N. Avigad et J.C. Greenfield, de leur côté, en publiant la coupe dont on vient de parler, ont proposé – suite à un réexamen de la

⁷ Sur deux autres stèles anépigraphes nordafricaines on retrouve le même objet: données dans CIS I 349, *ad loc.*, avec un autre outil défini comme *perpendicularum*.

⁸ Publiée par A.M. Honeyman, *Larnax tēs Lapethou, A Third Phoenician Inscription: Le Muséon*, 51 (1938), p. 285-98. Cf. dernièrement J.C. Greenfield, *Larnax tēs Lapethou III Revisited: AA.VV., Studia Phoenicia-V. Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Leuven 1987, p. 391-401; M. Sznycer, *Nouvelle lecture d'un mot à la première ligne de l'inscription phénicienne de Larnax-tis-Lapithou conservée au Musée de Nicosie*: RDAC, 1988/2, p. 59-61. Sur ce terme, voir aussi DISO, s.v., p. 249; R.S. Tombaek, *A Comparative Semitic Lexicon of the Phoenician and Punic Languages*, Missoula 1978, s.v., p. 283.

⁹ N. Avigad-J.C. Greenfield, *A Bronze phialē with a Phoenician Dedicatory Inscription*: IEJ, 32 (1982), p. 118-28.

¹⁰ Études postérieures: A. Catastini, *Una nuova iscrizione fenicia e la «Coppa di Yahweh»: Studi in onore di E. Bresciani*, Pisa 1986, p. 111-18; M.G. Amadasi Guzzo, «Under Western Eyes»: SEL, 4 (1987), p. 121-28; C. Grottanelli, *Of Gods and Metals. On the Economy of Phoenician Sanctuaries: Scienze dell'Antichità*, 2 (1988), p. 243-55; M.G. Amadasi Guzzo, *Noms de vase en phénicien: Hommages à Maurice Sznycer (= Semitica, 38-39)*, I, 1990, p. 15-25, en part. p. 20-21. À M.G. Amadasi Guzzo doit être reconnu le mérite d'avoir tiré au clair que le texte phénicien s'inspire de l'usage d'origine grecque de l'«objet parlant». Sur Shamash, cf. dernièrement C. Bonnet, *Le dieu solaire Shamash dans le monde phénico-punique*: SEL, 6 (1989), p. 97-115.

¹¹ IK B 36 (CIS I 45), p. 83-84. et pl. IX, I On remarquera que déjà ici l'Auteur soulignait à juste titre que «le mot (...) consiste en Q, suivi par une lacune d'une ou tout au plus deux lettres et M final» (*ibid.*, p. 84).

photo publiée dans CIS I, VIII, 45 A¹² – de lire plutôt le nom de métier du défunt *p^ʿl qb^ʿm*. M.G. Amadasi Guzzo elle-même s’est ensuite exprimée en faveur de cette lecture au lieu de *p^ʿl qšm*¹³. En plus des raisons d’ordre épigraphique indiquées par les deux savants israéliens, le texte grec suggérait déjà cette solution, en qualifiant le Lycien (?) (*l?*) *mms* / [Σ]μύρνος de ἐκπωματοποιός, c’est-à-dire «fabricant de coupes»¹⁴.

Au cours d’un séjour d’étude au Musée du Louvre, le présent auteur a eu l’occasion d’examiner directement l’inscription en question, conservée dans les réserves du Département des Antiquités Orientales¹⁵. À la suite de notre examen, il nous semble certain que, entre le Q initial et le M final, il y a bien deux lettres, dont la première est certainement un B. En ce qui concerne la lettre suivante, rien ne s’oppose du point de vue paléographique à son identification comme *ʿayin*, et donc à la lecture du mot *qb^ʿm* au pluriel, un terme désignant donc les objets fabriqués par le personnage nommé dans l’inscription.

À ce point de notre enquête, le terme *qb^ʿ* peut être l’objet de quelques réflexions ultérieures. Du point de vue étymologique, il dérive d’une racine **qb^ʿ* (dont le sens fondamental semble «être voûté») et il trouve plusieurs correspondants dans les autres langues sémitiques. En ugaritique, tout d’abord, *qb^ʿt* est employé deux fois en parallèle avec *ks* dans le poème d’Aqhat, au sein d’un contexte qui suggère sans aucun doute de le traduire par «gobelet» ou «calice»¹⁶. En hébreu biblique, on connaît d’autre part le terme *qb^ʿt* (קבוק) en Isaïe 51,17 et 22 (LXX: κόνδυ), dans un contexte où l’on retrouve le parallélisme déjà signalé en ugaritique¹⁷, circonstance qui conseille de le traduire de la même façon. En ce qui concerne l’araméen ancien, le mot *qb^ʿ ʾ* (à l’état emphatique) a été lu par M. Szyner sur un vase (à la surface particulièrement convexe) conservé au Musée de Bahraïn et provenant des fouilles danoises de Qalaʿat al-Bahraïn¹⁸. Étant donné le type de support, on doit forcément s’accorder avec l’éditeur du document pour le traduire par «vase». En accadien, la

12 N. Avigad-J.C. Greenfield: IEJ, 32 (1982), p. 120 ss.

13 M.G. Amadasi Guzzo: *Hommages Szyner*, cit., p. 21.

14 Le texte grec est le suivant: 1) [Ξά]νθιο[ς] 2) [ἐκ] Λυκίης 3) [Σ]μύρνος 4) ἐνθάδε κεί 5) μαι ἀνήρ 6) ἐκπωμα[τ]ο 7) ποιός. Sur le nom de métier, cf. jadis les remarques de M. Szyner, *art. cit.* (n. 1), p. 79-86, en part. p. 85 («Même si la lecture de la seconde lettre ... n’est pas assurée, ... il s’agit à peu près certainement d’un “fabricant de coupes”»). De toute façon, même *qšm* aurait signifié «coupes», cf. hébr. *q^ʿšāwōt*. Voir aussi C. Bonnet, *Lcs étrangers dans le corpus épigraphique phénicien de Chypre*: RDAC, 1990, p. 141-53 (p. 151-52).

15 AO 4835. Je remercie ici Annie Caubet et Béatrice André-Salvini pour avoir bien voulu me concéder l’autorisation d’étudier cette inscription et d’autres encore conservées au Musée du Louvre.

16 KTU 1.19 IV 54.56: il s’agit de la scène où Ytḥn et Pḡt font choquer leurs verres. Cf. entre autres (parmi les nombreuses traductions et commentaires de ce texte) UT, n° 2204, p. 476; WUS, n° 2385, p. 273; RSP I p. 232, n° 296c f.

17 Ug. *qb^ʿt // ks*, hébr. *qb^ʿt // kws*. Pour l’hypothèse selon laquelle *kws* serait ici une glose employée pour éclaircir le plus rare *qb^ʿt*, cf. RSP, I, p. 232 (voir aussi IQIsa). Cf. aussi HAL, s.v., p. 994.

18 M. Szyner, *L’inscription araméenne sur un vase inscrit du Musée de Bahraïn: Syria*, 61 (1984), p. 109-18, en particulier p. 115-16, où l’auteur examine aussi brièvement le terme phénicien objet de cette note.

racine *qb^c est représentée par *qabūtu* dont le sens de «coupe», «gobelet» est tout à fait sûr¹⁹. En arabe²⁰ et en syriaque²¹ enfin, les termes correspondants désignent le «calice» d'une fleur. Quant à l'égyptien *qbḥw*, qui se réfère à un certain type de vase à libations, il est peut-être emprunté au sémitique²².

Ce bref tour d'horizon montre bien que la comparaison en domain chamito-sémitique fournit quelques éléments précieux pour une meilleure compréhension du phénicien *qb^c*. Tant en ugaritique qu'en hébreu les termes correspondants sont employés comme synonymes de *k(w)s*, un terme qui semble plus répandu. L'accadien *qabūtu*, d'autre part, documenté de l'époque babylonienne ancienne jusqu'au néo-babylonien, désigne également une coupe en métal précieux (or ou argent), employée surtout pour des liquides et d'usage rituel fréquent²³.

Il s'agit donc d'indications qui peuvent valoir aussi pour le phénicien *qb^c*, que M.G. Amadasi Guzzo juge probablement d'un emploi plus récent que *ks*, une conclusion apparemment autorisée par la documentation (assez maigre, à vrai dire) dont on dispose. Il est important encore de souligner que le même Auteur a envisagé la possibilité de faire progresser davantage la recherche en observant que notre terme «apparaît bien répandu à Chypre, ce qui pourrait refléter aussi une différence [par rapport à *ks*] d'ordre dialectal»²⁴.

Le fondement de cette constatation s'avère bien solide si l'on pousse l'examen du terme un peu plus loin. Grâce à une glose d'Hésychios, en effet, l'on apprend l'existence à Paphos du terme γάβαθον, emprunt sémitique qui désignait un plat, une cuvette et aussi une coupe²⁵. Comme l'a bien montré E. Masson²⁶, γάβαθον doit être mis en rapport avec ζάβατος, un plat particulier destiné au poisson, qui figure dans une autre glose du même érudit²⁷. L'identité des termes s'explique bien, toujours selon E. Masson, car ζάβατος est une variante dialectale de γάβαθον. Ce dernier terme, en outre, est pénétré aussi en latin sous la forme *gabata*²⁸.

19 CAD Q, s.v., p. 43-44; AHw, s.v., p. 890.

20 Cf. Wehr, p. 866.

21 LS, p. 644.

22 Il n'y a pas uniformité d'opinion. Voir EG, V 27; W. Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien*, Wiesbaden 1962, n° 233, p. 571 (*q-ba-ʿa*). À remarquer que *ks* aussi semble être un emprunt sémitique selon cet Auteur (*ibid.*, n° 265, p. 574: *kú-šā*).

23 A. Salonen, *Die Hausgeräte der alten Mesopotamier*, II, Helsinki 1966, p. 120 ss., ss.vv. *qapū*, *qapūtu*.

24 M.G. Amadasi Guzzo: *Hommages Sznycer*, cit., p. 21.

25 Hésychios, s.v. γάβαθον· τρυβλίον (Latte I, p. 357). Voir aussi P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1962, I, s.v., p. 205.

26 E. Masson, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, Paris 1967, p. 75.

27 Hésychios, s.v. ζάβατος· πίναξ ἰχθυηρός, παρὰ παφίας (Latte II, p. 257). Une forme corrompue doit être probablement reconnue dans ζάματος, terme à propos duquel Hésychios nous propose un commentaire identique.

28 A. Walde-J.B. Hoffmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1938³, I, s.v. *gabata*, p. 575 («Schale, Schüssel, hölzernes Gefäß»). Pour une hypothèse concernant les rapports entre notre terme sémitique et κύμβαχος, voir J. Pairman Brown, *Peace Symbolism in Ancient Military Vocabulary*: VT, 21 (1971), p. 1-23 (p. 6).

Quoi qu'il en soit, sur la base des remarques présentées jusqu'ici, il est donc possible d'envisager la possibilité réelle que *qb'* ait été, dans le cadre de la langue phénicienne, une singularité dialectale de l'île de Chypre, comme les attestations du terme semblent le montrer. À partir de cette perspective, plus et mieux que sur la seule base du critère chronologique, pourrait donc être expliqué l'emploi en phénicien de *qb'* et de *ks*, le premier à circulation plus limitée, le deuxième d'usage plus fréquent: deux termes qui désignaient sans doute des objets similaires, à la forme extérieure et aux fonctions analogues, mais qui ne devaient pas être exactement les mêmes.

3. GGP.

Le terme *ggp* n'est documenté à ce jour qu'une seule fois dans le *corpus* phénico-punique et plus précisément au pluriel dans une inscription de Carthage²⁹. Il s'agit d'une des dédicaces habituelles du tophet adressées à Tinnit et Baal Hammon, où le dédicant *hmlk* se déclare fils d'un certain *bd'štrt* et se qualifie de *p'l hggpm*.

Le personnage en question est donc un artisan ou un ouvrier, de toute façon spécialisé dans la fabrication de quelque chose appelé *ggp*. Le contexte laconique ainsi que la nature d'*hapax legomenon* du terme ont empêché jusqu'à présent la détermination précise de sa signification. Quelques indices peuvent pourtant être déduits de l'étymologie de la racine (**gp?*)³⁰ à laquelle notre terme semble se rattacher. Puisqu'il faut opérer ici presque exclusivement sur des bases abstraites, il est impératif de se limiter à émettre des hypothèses prudentes en attendant que notre documentation puisse s'enrichir de nouveaux textes et d'autres attestations du terme en question.

En ce qui concerne les propositions avancées jusqu'à présent pour expliquer le sens de *ggp*, face à la prudence de Z.S. Harris³¹ et du DISO³², on est confronté à l'hypothèse de R.S. Tomback pour qui il pourrait s'agir d'un «enclos»³³, une idée reprise par M.J. Fuentes Estañol³⁴. À la base de cette hypothèse il y a une comparaison avec l'hébreu post-biblique et l'araméen. Il s'agirait donc non pas d'un objet manufacturé, mais d'un travail plus complexe, à inscrire dans le domaine des œuvres de maçonnerie ou de charpenterie.

Il faut souligner toutefois que cette proposition se heurte à des difficultés assez importantes. Tout d'abord, du point de vue linguistique, l'explication donnée par R.S. Tomback à propos de la formation éventuelle de ce terme est bien singulière (il parle d'une «possible dittography of the Gimel or reflection of Dageš following the definite

²⁹ CIS I 339, 4, aujourd'hui à Paris, Bibliothèque Nationale (BN 258).

³⁰ Cf. DRS 2, p. 93.

³¹ Z.S. Harris, *A Grammar of the Phoenician Language*, New Haven 1936, s.v., p. 339 («name of some article: פֶּעַל הַנְּעִמָּה "maker of the ..."»).

³² DISO, s.v., p. 47 («sign. inconnue: certain objet»).

³³ R.S. Tomback, *op. cit.*, s.v., p. 62 («fence»).

³⁴ M.J. Fuentes Estañol, *Vocabulario fenicio*, Barcelona 1980, s.v., p. 95 («valla» o «cerca»).

article»)³⁵ et elle n'est évidemment pas susceptible de résoudre le problème. D'autre part, la documentation phénico-punique qu'on possède jusqu'à présent semble nous orienter, pour le syntagme *p'l hggpm*, non pas tant vers un travail collectif (pour lequel on aurait éventuellement employé le terme *hrš*, «ouvrier»), mais plutôt vers un objet bien défini. Si l'on tient compte du fait que *p'l* figure très fréquemment comme nom de métier générique pour indiquer le «fabricant» d'objets, suivi du nom de l'objet en question³⁶, il vaut décidément mieux envisager cette possibilité et songer plutôt à des objets de fabrication artisanale, quelque chose de manufacturé plutôt qu'un travail de construction. D'après la comparaison lexicographique en domaine sémitique, ce présupposé semble être satisfait, du moins théoriquement, par les deux possibilités suivantes:

a) *ggp* pourrait indiquer un bijou, p. ex. un type de bague ou un bracelet, une signification suggérée par l'accadien (*guggubu*, *gubgubu* II), documenté en plus de manière significative dans des contextes linguistiques «occidentaux»³⁷;

b) puisque la racine *gb(gb) peut se rattacher à une idée générale d'«être rond»³⁸, le terme *ggp* pourrait aussi indiquer un type de vase: pour des parallèles, voir surtout l'ugaritique *kkbn* dans KTU 4.734:2 et l'accadien *kukkub/pu*, dans les deux cas des types de vase³⁹. Cette deuxième solution, tout en restant sur le terrain des hypothèses, nous apparaît pour l'instant préférable.

Il semble donc possible, même si cela reste soumis à un point d'interrogation, que *ggp* doive être ajouté à la liste de noms de vases documentés en phénico-punique dressée récemment par M.G. Amadasi Guzzo⁴⁰, sans qu'il soit possible pour l'instant d'en préciser la forme et la fonction et, bien sûr, tout en restant au stade de simple hypothèse de travail.

4. Sur un graffito d'Abydos.

La plupart des graffiti incisés par des voyageurs phéniciens entre le Ve et le IIIe siècle av. J. C. sur les parois de l'Osiréon d'Abydos, le temple funéraire de Séthis I⁴¹, jadis étudiés soigneusement par M. Lidzbarski⁴², ont été réexaminés par W. Kornfeld à la suite d'une visite *in loco*. Le sémitisant autrichien a en effet pu effectuer un

35 R.S. Tomback, *op. cit.*, p. 62.

36 Voir p. ex. M. Szyner, *Les noms de métier et de fonction ...*, *cit.*, (*supra*, n. 1), p. 85.

37 AHW, p. 296; cf. CAD G, s.v. *guggubu*, p. 122.

38 DRS 2, s.v. *ggbg*, p. 95.

39 AHW, p. 500e; CAD K, p. 499-500.

40 M.G. Amadasi Guzzo: *Hommages Szyner*, *cit.*, p. 15-25. Dans ce travail, en effet, l'A. se limite à étudier les noms de vase qui sont incisés sur les objets correspondants.

41 Voir dernièrement E. Bresciani, *Fenici in Egitto*: EVO, 10 (1987), p. 69-78, en part. p. 71 ss.; J. Leclant, *Les Phéniciens et l'Égypte: Atti del II Congresso Internazionale di Studi fenici e punici*, I, Roma 1991, p. 7-17.

42 ESE III, p. 93 ss. Voir aussi RÉ S n° 1302 ss.

contrôle direct de ces textes et corriger plusieurs lectures de signes, en faisant connaître en même temps de nouveaux graffiti⁴³.

Parmi les textes déjà connus et réétudiés par W. Kornfeld se trouve le n° Bg d'ESE III (= RÉS 1335)⁴⁴, qui n'apparaît pas dans KAI et qui avait été lu précédemment par M. Lidzbarski $\text{'n pqr} // \text{n}'\text{ym}$. À la suite de son réexamen sur place, W. Kornfeld propose maintenant de lire plutôt $\text{'n pqr} // \text{n}'\text{r ym}$, car il observe que «der dritte Buchstabe der zweiten Zeile rechts einen Abstrich zeigt, dürfte es sich um ein -r handeln»⁴⁵. En effet, aussi bien sur la copie de Kornfeld que (même si moins nettement) sur le dessin jadis exécuté par M. Lidzbarski, on arrive à entrevoir que le deuxième prétendu 'ayin présente en bas vers la droite un tout petit *apex*, qui tend à faire une courbe oblique vers la gauche. Somme toute, la nouvelle proposition de lecture avancée par W. Kornfeld semble donc raisonnable, lui qui traduit le graffito en question «Ich bin Aufseher // Jungkrieger des *ym*». L'auteur n'exclut pas la lecture *pqd* pour le premier mot et la traduction «Offizier» pour le seconde terme après le pronom personnel 'n<k> , tandis qu'il lui apparaît tout à fait sûr que le personnage auteur du graffito était au service du dieu Yam en tant que $\text{n}'\text{r}$.

Aussi bien la traduction que l'interprétation offertes par W. Kornfeld nous semblent pourtant susceptibles de quelques remarques critiques. En ce qui concerne le terme *pqr*, le sens de «préposé», «surveillant» ne peut pas être exclu⁴⁶, mais étant donné le caractère général et la structure habituelle de ces graffiti (pronom personnel + NP + éventuelle apposition/attribut), l'on attendrait ici plutôt après 'n<k> un nom de personne. Même si le NP *pqr* (*si vera lectio*) n'est pas documenté à ce jour à ma connaissance en phénico-punique (comme du reste le prétendu nom de fonction), le parallèle ugaritique qu'on vient de rappeler constitue un bon argument en faveur de cette interprétation. On aurait donc comme début de l'inscription: «Je suis NP», tout à fait dans la ligne des autres textes phéniciens d'Abydos.

À ce point de notre enquête, il est logique d'attendre que notre personnage se qualifie davantage dans la suite du texte. En effet, en ce qui concerne $\text{n}'\text{r}$, le sens de «serviteur» semble bien établi en phénicien, surtout d'après la mention du terme (au pluriel) dans les comptes-rendus de dépenses du temple d'Astarté à Kition⁴⁷, où les $\text{n}'\text{rm}$ sont un personnel subalterne qui travaille dans le domaine du temple. Cette inscription n'autorise pourtant pas à faire toujours de ces personnages des «esclaves» d'une divinité, même si le syntagme $\text{n}'\text{r}$ + ND est documenté une fois sur un sceau

43 W. Kornfeld, *Neues über die phönikischen und aramäischen Graffiti in den Tempeln von Abydos: Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, 115 Jahrg. 1978, So. 11, p. 193-204.

44 ESE III, p. 113 (Taf. XI, 60).

45 W. Kornfeld, *op. cit.*, p. 200 et pl. 12.

46 W. Kornfeld se limite toutefois à citer PTU, 173, resté sur les positions de UT. En réalité, le terme *pqr* est attesté en ugaritique dans KTU 4.147:2 (ici semble un NP), 4.224:7 et 4.286:6, où en effet il pourrait désigner une fonction. La situation est de toute façon moins claire que ce que pense Kornfeld.

47 IK C1 A:7; B:11 (cf. en part. p. 112). La racine $\text{*n}'\text{r}$ est en outre attestée dans le substantif $\text{mn}'\text{r}$ «jeunesse», pl. avec suffixe de IIIe p. m.s. (?) dans l'inscription de Kilamuwa (KAI 37 A 12: $\text{lmn}'\text{ry}$).

phénicien⁴⁸. L'hypothèse de W. Kornfeld qu'il puisse ici s'agir d'un «Jungkrieger» du dieu Yam ne nous semble pas convaincante pour les raisons suivantes. *Primo*, la présence éventuelle du dieu Yam serait tout à fait surprenante, car le culte de l'ancien dieu ugaritique ne semble à ce jour jamais attesté en domaine phénico-punique⁴⁹. *Secundo*, l'emploi nettement le plus fréquent de ce terme n'est pas dans le domaine religieux, comme il résulte d'une comparaison en domaine ouest-sémitique (la séquence de loin la plus fréquente est *n'ṛ* + NP/NC).

Les *n'ṛm* sont documentés à Ugarit dans une série de textes à caractère administratif et épistolaire⁵⁰ et ils nous apparaissent comme des membres (en général, jeunes) de groupes ou de corporations, qui ne coïncident pas tout court avec les autres serviteurs ou employés du palais royal. À Ras Shamra, comme du reste dans le monde hébraïque, les *n'ṛm* exercent des fonctions militaires⁵¹ ainsi que des charges civiles dont l'importance n'est pas secondaire, même s'il est peut-être exagéré de vouloir toujours les rattacher à des couches sociales supérieures. En général, on peut donc affirmer que ce terme se réfère surtout à un personnel jeune qui n'est pas nécessairement de statut servile et qui est employé différemment dans les activités domestiques, sociales et militaires. Même en admettant la spécificité du contexte historique et social reflété par notre graffito, il est difficile de ne pas établir une comparaison entre les données phéniciennes et celles tirées du domaine ouest-sémitique.

En acceptant seulement en partie la proposition de W. Kornfeld, on pourrait donc interpréter *ym* dans le sens naturel de «mer» et traduire notre inscription «Je suis NP, *n'ṛ* de mer», en présupposant qu'on ait affaire à un titre ou à un nom de fonction. En d'autres termes, il nous semble que le personnage en question (dans les deux hypothèses de lecture, *pqr* ou *pqd*) puisse être considéré comme un *n'ṛ* qui, plutôt qu'un attaché au culte du dieu Yam, était probablement une sorte de marin, le membre d'un personnel qui travaillait dans le domaine de la marine. L'interprétation proposée ne serait du reste pas dépourvue de parallèles. Un autre graffito d'Abydos fait état

48 *n'ṛ ṣ'mn* : cf. F. Vattioni, *I sigilli fenici* : AION, 41 (1981), p. 191 n° 91 (avec bibliographie).

49 L'inscription de Salamine de Chypre publiée par N. Avigad (*Appendix IV*, p. 277, dans V. Karageorghis, *Excavations in the Necropolis of Salamis III. Salamis*, vol. V, Nicosie 1973, n° 116 et pl. 167), est à lire comme un nom de personne, comme cela est soutenu à juste titre par plusieurs auteurs (cf. entre autres M. Sznycer, *Salamine de Chypre et les Phéniciens* : AA.VV., *Salamine de Chypre. Histoire et archéologie*, Paris 1980, p. 128-29; M.G. Amadasi Guzzo, *Note epigrafiche* : VO, 2 [1979], p. 1-3), tandis que G. Garbini, *Un'iscrizione funeraria fenicia da Salamina di Cipro* : OA, 20 (1981), p. 119-23, en donnant de ce texte une lecture tout à fait différente, prétend y reconnaître la mention du dieu Yam dans un contexte funéraire.

50 J. Mac Donald, *The Status and Role of the Na'ar in Israelite Society* : JNES, 35 (1976), p. 147-70; B. Cutler-J. Mac Donald, *Identification of the Na'ar in the Ugaritic Texts* : UF, 8 (1976), p. 27-35; N. Avigad, *New Light on the Na'ar Seals : Magnalia Dei. Essays G.E. Wright*, 1976, p. 294-300; J. Mac Donald, *The Unique Ugaritic Text UT 113 and the Question of "Guilds"* : UF, 9 (1977), p. 13-30 (military guilds); Id., *The Unique Personnel Text KTU 4.102* : UF, 10 (1978), p. 161-73 (classe spéciale de personnes, pas simplement des serviteurs).

51 Avec cette nuance le terme semble avoir pénétré en égyptien : cf. W. Helck, *op. cit.*, p. 563, n° 136 (*n-ṛú-na*, «Elitetruppe»).

d'un personnage qui se déclare marin⁵² et il n'est pas du tout rare que d'autres Phéniciens de passage rappellent leur métier: *mtp*⁵³, *kps*⁵⁴, *mlš*⁵⁵, *tmr*⁵⁶ et, peut-être, aussi *š hpn*⁵⁷ et *mšpn*⁵⁸.

5. GLGL. Le tourneur/porteur de statue?

Le terme *glgl* est documenté deux fois en phénico-punique apparemment comme apposition de noms de personne. Une inscription peinte en noir sur un vase en terre mis au jour à Sousse, dans la nécropole de Mahdia⁵⁹, porte comme texte:

ndb' bdmlqrt bn 'nn glgl 'šl' ... l'btš' ... qr.....

Une autre inscription d'El-Hofra, à Constantine, dont le contexte est par contre tout à fait clair, nous informe que l'auteur de la dédicace était un *glgl* mais, en plus, l'on ajoute qu'il était *hglgl hmš*, c'est-à-dire «le *glgl* de la statue»⁶⁰. Si en effet la signification du seconde terme, *mš*, ne fait aucune difficulté, la détermination exacte du sens de *glgl* s'avère bien plus difficile, faute d'autres indices qui ne soient purement étymologiques. La racine de base a en général le sens de «rouler», «tourner» et aussi d'«être rond»⁶¹, mais quelle peut bien être la signification du substantif correspondant ?

À propos de l'inscription de Sousse, le RÉS, étant donné la valeur sémantique de la racine, a pensé que le mot pourrait désigner le vase fait au tour de potier (en effet, notre terme pourrait bien être ici l'objet du verbe *ndb'*). A. Berthier et R. Charlier, de leur côté, selon un raisonnement en partie analogue, ont songé à un artisan qui travaille au tour pour fabriquer des statuettes et des figurines⁶². Il est aussi à remarquer que le DISO aussi distingue entre le *glgl* de Sousse, pour lequel on propose hypothétiquement «roue», et le *glgl* d'El-Hofra, à propos duquel on se limite à noter qu'il pourrait s'agir d'un titre de fonction⁶³.

52 KAI 49:2.

53 KAI 49:7.

54 KAI 49:16.

55 KAI 49:17.

56 KAI 49:27.

57 KAI 49:19.

58 KAI 49:26.

59 RÉS 907: l'inscription «... fait le tour du vase au niveau du bas de l'anse qui la sépare en deux parties» (p. 256).

60 A. Berthier-R. Charlier, *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris 1955, n° 48, 2: 'š ndr hglgl hmš. À remarquer la double présence de l'article.

61 DRS II, s.v. *glgl*, p. 118.

62 A. Berthier-R. Charlier, *op. cit.*, p. 45 (p. 46: «tourneur de vases»).

63 DISO, ss.vv. *glgl* I et II, p. 50, suivi par Fuentes, *op. cit.*, p. 97 (pour «roue» dans RÉS 907, voir jadis Harris, *op. cit.*, s.v., p. 94: «wheel» [?]); quant à Tombaek, *op. cit.*, s.v., p. 65, qui ne semble connaître que la mention d'El-Hofra, il traduit «wrapper (of ?) vowed».

En réalité, le contexte fragmentaire de RÉΣ 907 nous empêche de nous prononcer sur cette mention de *g/gl*, même si rien n'empêche, en même temps, de le considérer comme une apposition (sans article) de *ʿnn*, indubitablement un nom de personne⁶⁴. En assumant comme point de départ que le terme (au moins dans le texte d'El-Hofra) doit désigner un titre ou une fonction, il est peut-être possible d'envisager une hypothèse différente de celle de «vase» ou de «(tour de) potier» et songer à une charge de nature religieuse qui pourrait être expliquée par le terme *mš*, «statue». Il pourrait s'agir en effet d'un type de personnel chargé de porter les statues divines en procession. Une donnée comparative intéressante, même si elle est à exploiter avec prudence, nous est fournie par le pseudo-Lucien dans le traité sur la déesse syrienne⁶⁵.

À propos de la statue d'Apollon dans le sanctuaire de la déesse à Hiérapolis, Lucien décrit le mécanisme de réponse oraculaire, tout à fait caractéristique et différent de ceux qui étaient pratiqués dans le monde sémitique, grec ou égyptien. Après avoir expliqué que le dieu en question fait lui-même la prédiction sans avoir recours à des prêtres ou à des prophètes, Lucien ajoute: «lorsqu'il veut rendre un oracle, il commence d'abord par s'agiter sur sa base (= la base de sa statue). Les prêtres l'enlèvent aussitôt (...). Aussitôt que les prêtres le portent en le chargeant sur eux, le dieu les conduit en les faisant tourner en tous sens en en sautant de l'un sur l'autre»⁶⁶. À cette donnée on pourrait ajouter les informations de Diodore de Sicile sur l'oracle du dieu Jupiter Ammon, qui se comportait d'une façon semblable avec ses porteurs⁶⁷ et une notice de Servius toujours dans la même direction⁶⁸.

Si notre hypothèse est juste, on aurait affaire, dans le cas de *g/gl*, à des membres d'un personnel religieux destiné à transporter («faire tourner») les statues divines dans des processions et, probablement, à l'occasion de réponses oraculaires, une pratique mal connue mais sûrement présente dans les traditions religieuses phénico-puniques⁶⁹.

6. À propos des inscriptions de Tharros.

Dans une contribution récente insérée dans le XVIII^e rapport des fouilles de Tharros, en Sardaigne, G. Garbini a recueilli et présenté l'ensemble du patrimoine épigraphique provenant de ce site, en proposant une numérotation des inscriptions

⁶⁴ Voir Benz, p. 174, 382.

⁶⁵ Cf. en général M. Hörig, *Dea Syria* (= AOAT, 208), Neukirchen-Vluyn 1979.

⁶⁶ Lucien, XXXVI: εὐτ' ἂν ἐθέλη χρησηγορέειν, ἐν τῇ ἔδρῃ πρῶτα κινέεται, οἱ δὲ μιν ἰρέες αὐτίκα ἀείρουσιν· ἦν δὲ μὴ ἀείρωσιν, ὁ δὲ ἰδρώει καὶ ἐς μέζον ἔτι κινέεται. εὐτ' ἂν, δὲ ὑποδύντες φέρωσιν, ἄγει σφέας πάντη περιδιπέων καὶ ἐς ἄλλον ἐξ ἑτέρου μεταπηδέων.

⁶⁷ Diod. XVII 50.

⁶⁸ Servius, *in Aen.* VI 68 (Thilo-Hagen, II 16-17): «*agitataque numina Troiae aut mecum vexata: aut certe ξόανα dicit, id est simulacra brevia, quae portabantur in lecticis et ab ipsis mota infundebant vaticinationem: quod fuit apud Aegyptios et Carthaginenses*».

⁶⁹ Cf. S. Ribichini, *L'aruspicina fenicio-punica e la divinazione a Pafo*: UF, 21 (1989), p. 307-17. Je remercie l'auteur de m'avoir fourni quelques renseignements très utiles.

connues jusqu'à présent qui se base sur la date des trouvailles⁷⁰. L'Auteur n'a pas inséré dans cette série l'inscription ICO Sard. 21, perdue avant que son texte ait été connu, ainsi que d'autres documents mineurs comme «alcuni bolli d'anfora (...), i segni (forse aramaici) graffiti su un piatto greco e l'enigmatica iscrizione dipinta su un vaso della Collezione Pesce»⁷¹. Après une évaluation générale de la typologie des inscriptions phéniciennes de Tharros, G. Garbini étudie enfin en particulier trois documents⁷², pour lesquels il avance de nouvelles propositions interprétatives.

Puisque l'intention de l'Auteur est d'offrir «una aggiornata messa a punto della situazione, anche in vista di ritrovamenti futuri ...»⁷³, il ne semble pas inutile de proposer ici quelques remarques afin de compléter les données fournies par G. Garbini.

Tout d'abord, à la bibliographie citée par l'Auteur, il faut ajouter pour être complet l'article de M.G. Amadasi Guzzo⁷⁴, qui porte le même titre que le livre publiée en 1990 par le même Auteur⁷⁵.

L'inscription classée par G. Garbini **Tharros 1** (= ICO Sard. 5) est rangée par l'Auteur dans la catégorie «funéraire». En effet le support, une hémisphère en pierre dolomitique, a été trouvé (avec d'autres objets) dans une tombe, mais l'épigraphe devrait plutôt être considérée comme un texte d'appartenance: *msk lmg n bn hnb' l*, c'est-à-dire, «pierre à aiguiser (?)⁷⁶ appartenant à NP fils de NP».

L'inscription classée par G. Garbini **Tharros 4** (= ICO Sard. 8), était ainsi décrite par M.G. Amadasi Guzzo: «Tre lettere incise sotto la base di un amuleto in pasta biancastra con la rappresentazione di due figurette unite nel dorso»⁷⁷. Or, comme l'a remarqué G. Garbini lui-même, l'objet en question vient d'être publié dans le Catalogue du matériel de Tharros du British Museum⁷⁸. Il s'agit d'une amulette en stéatite du type *deity on the crocodiles*, «a poorly made figure with the god (une version de Ptah-Patèque) on the front and back and the stylised figures of two

⁷⁰ G. Garbini, *Tharros-XVII. Iscrizioni fenicie a Tharros*: RSF, 19 (1991), p. 223-31.

⁷¹ Id., *ibid.*, p. 225.

⁷² Il s'agit des inscriptions n° 18, 19 et 25 selon la numérotation employée par G. Garbini, qui correspondent respectivement à M.L. Uberti: RSF, 6 (1978), p. 73-75 et à ead., *ibid.*, p. 75-76; en ce qui concerne la dernière inscription, elle reçoit le n° 3 à la fin de l'étude: il s'agit en réalité d'un nouveau texte, identifié par l'Auteur sur un des deux blocs de pierre situés à droite du «tempietto K».

⁷³ G. Garbini: RSF, 19 (1991), p. 223.

⁷⁴ M.G. Amadasi Guzzo, *Iscrizioni fenicie e puniche in Italia: Bollettino d'Arte*, 39-40 (1986), p. 103-18 (sur Tharros, cf. p. 106 et notes 56-62, p. 115).

⁷⁵ M.G. Amadasi Guzzo, *Iscrizioni fenicie e puniche in Italia*, Roma 1990 (= Ministero per i Beni Culturali e Ambientali - Comitato Nazionale per gli studi e le ricerche sulla civiltà fenicia e punica, Itinerari - VI).

⁷⁶ Signification incertaine mais probable, cf. ICO, p. 89. Quoi qu'il en soit, l'objet semble avoir été la propriété du défunt, déposé à côté de lui dans la tombe.

⁷⁷ ICO, p. 90.

⁷⁸ R.D. Barnett-C. Mendleson (éds.), *Tharros. A Catalogue of Material in the British Museum from Phoenician and Other Tombs at Tharros, Sardinia*, London 1987 (et non pas 1988!), fig. n° 25.10/31, p. 42, 110, 167 (cf. aussi pl. 66 o).

goddesses on the sides»⁷⁹. Quant à la datation, imprécisée pour G. Garbini, elle peut être proposée sur la base d'une comparaison avec un autre texte d'origine égyptienne. En effet, un *yod* et un *lamed* pareils à ceux de notre inscription ont été récemment identifiés sur une *Schreiberpalette* provenant d'Égypte, actuellement conservée au Musée de l'Université de Würzburg, publiée par W. Röllig et K.-Th. Zauzich⁸⁰, qui datent l'inscription (à divers égards encore énigmatique) du VIII^e siècle av. J.C.

L'inscription classée par G. Garbini **Tharros 5** (= ICO Sard. 10) et incisée sur un scarabée est, selon l'Auteur, aujourd'hui perdue. En réalité, l'amulette en question se trouve au Musée de Cagliari (Inv. n° 9450, Collection Spano): elle a été republiée par M.L. Uberti⁸¹ et est aussi mentionnée par F. Vattioni dans son recueil des sceaux phéniciens⁸².

L'inscription classée par G. Garbini **Tharros 8** (= ICO Sard. 14) ne correspond pas à CIS I 185, mais à CIS I 155.

En ce qui concerne l'inscription classée **Tharros 13** par G. Garbini (= ICO Sard. 32), ajouter à la bibliographie E. Lipinski, *Carthaginois en Sardaigne à l'époque de la première Guerre Punique*, dans H. Devijver-E. Lipinski (éds), *Studia Phoenicia X. Punic Wars*, Leuven 1989, pp. 67-73 (même avec quelques réserves pour l'interprétation proposée).

Il faut enfin encore ajouter au *corpus* épigraphique de Tharros les inscriptions suivantes, qui ne sont pas incluses dans la liste rédigée par G. Garbini:

1) BM 133112 = 56-12-23, 319: Barnett-Mendleson, *op. cit.*, pl. 18B, 131, n° 30/4, (IV^e-III^e siècles av. J.C., cf. p. 228-29), à lecture et interprétation difficiles⁸³;

2) le sceau publié par G. Spano en 1863 et compris dans le recueil de F. Vattioni sous le n° 13, à légende *bmlqr*⁸⁴;

3) le sceau publié par même G. Spano à la même date, qui figure dans le recueil de F. Vattioni sous le n° 14, à légende *bn b'ldgn*⁸⁵.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 167.

⁸⁰ K.-Th. Zauzich-W. Röllig, *Eine ägyptische Schreiberpalette in phönizischer Umgestaltung*: OrNS, 59 (1990), p. 320-32.

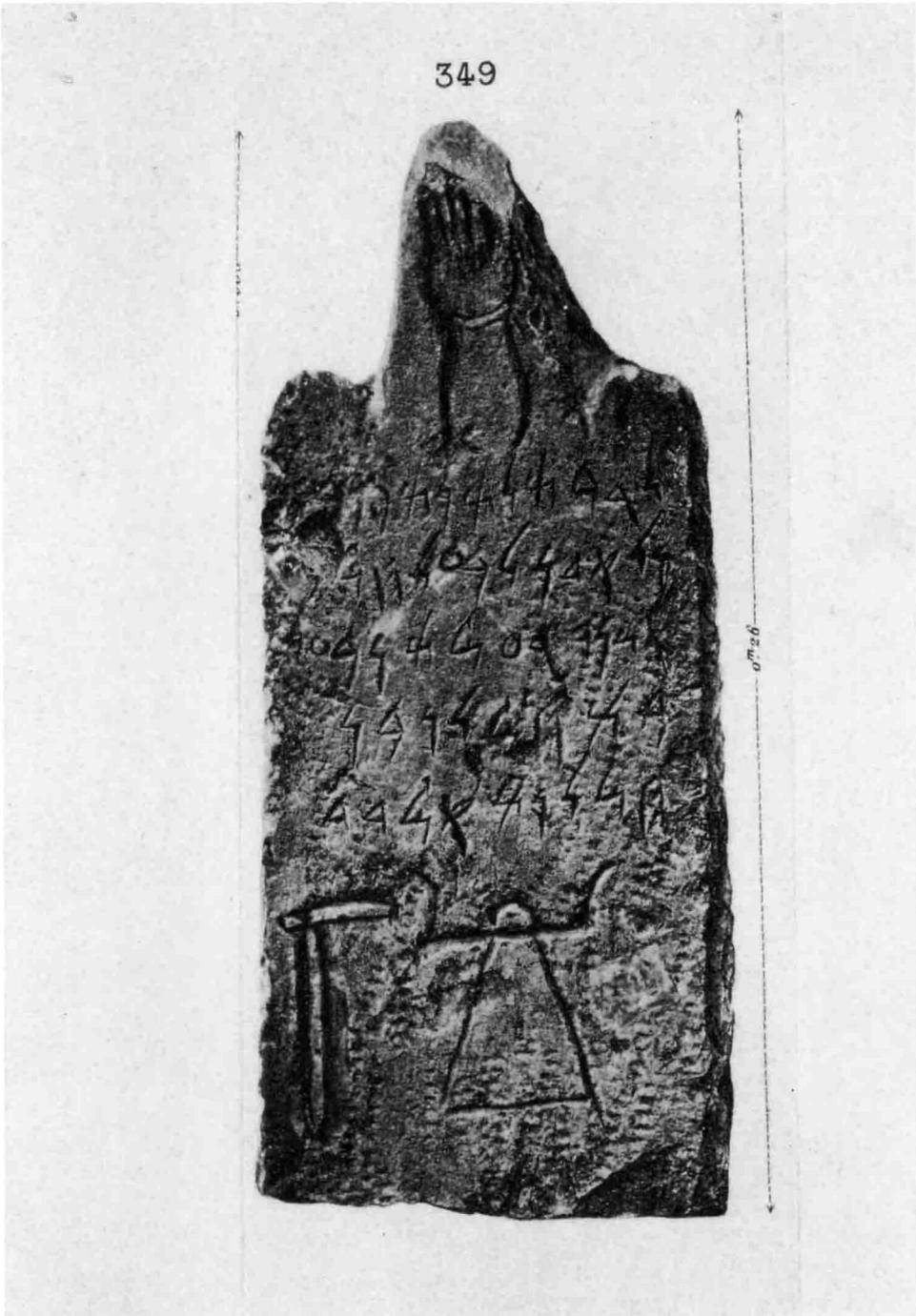
⁸¹ M.L. Uberti, *Scarabeo punico del Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, dans *Atti del I Convegno Italiano sul Vicino Oriente antico*, Roma 1978, p. 157-62.

⁸² F. Vattioni: AION, 41 (1981), n° 11.

⁸³ Pour d'autres lettres incisées sur des tessons, voir Barnett-Mendleson (éds), *op. cit.*, p. 61.

⁸⁴ G. Spano: *Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino*, Ser. II, t. XX, 1863, p. 100, tav. 2.E; voir aussi P. Schröder, *Die Phönizische Sprache*, Halle 1869, p. 274, n° 9, Taf. IV, 4.

⁸⁵ *Id.*, *ibid.*, tav. 2.F; voir aussi P. Schröder, *op. cit.*, p. 274, n° 10, Taf. IV, 5.



Pl. I. L'inscription CIS I 349.